

## Du bout de sa baguette

Bernard Dupriez

Volume 12, numéro 3-4, octobre 1976

Jacques Ferron

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036634ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036634ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupriez, B. (1976). Du bout de sa baguette. *Études françaises*, 12(3-4), 237-250.  
<https://doi.org/10.7202/036634ar>

# DU BOUT DE SA BAGUETTE

Bernard Dupriez

Ferron ne m'a pas conquis par ses *Grands Soleils*. Et pourtant le grave, le poignant sujet ! Face à l'Empire britannique, qui abuse de sa force, les Patriotes, poitrine nue. Mais l'histoire y est prétexte, résumée en de courts récits intercalaires. Les *Grands Soleils*, ce sont des dialogues en dehors du temps, dont les interlocuteurs sont des types : Chénier, philosophe ; le curé, puissant mais bonhomme ; l'habitant, mesquin et roué ; les prestigieux Sauvages, le mendiant bouffon, etc.

Au fil des événements, ils bavardent avec un esprit digne de Cyrano, un humour plein de sagesse, une fantaisie pleine de poésie, comme si la vie était un jeu, un sujet, le présent. On pourrait comparer ce théâtre aux *dialogues de morts*, genre littéraire antique où l'on faisait dire aux grands, disparus, tout ce qu'on pensait qu'ils pourraient dire, s'ils étaient sincères, hors du monde<sup>1</sup>.

1. Cf. par exemple Fénelon, *Oeuvres*, éd. Didot, t. 4.

On y gagne en sincérité, et en formules, car tout le monde fait des maximes bien frappées. Mais ce que je préfère, chez Ferron, c'est si l'on peut dire, l'intelligence du tragique. Elle perce çà et là, fulgurante et rarissime, mais devenant dès lors sensible jusque dans les ironies précieuses, dont on sait désormais ce qu'elles dérobent.

\*  
\*       \*

La désinvolture, la liberté des *Grands Soleils* préside aux *Contes*, ses chefs-d'œuvre. Prenez l'*Archange du faubourg*. Un vagabond y déguste un poulet chapardé à un couvent, mais le récit transforme cet épisode à la manière des hagiographies. Zag contemple Montréal. Un arbuste gênait sa vue. « Laisse tomber tes feuilles »

Une poule, juchée au milieu du feuillage, laissa tomber ses plumes en même temps. ... Fais-t'en pas, ma vieille, je vais arranger ça... va me chercher des copeaux de bois sec.

Et quand elle a fourni aussi la tige de fer et les allumettes, il l'embroche.

\*  
\*       \*

On pourrait classer les contes suivant bien des critères. Laissons-nous tenter par celui du traitement rhétorique de la « réalité ». La réalité est un point de départ incertain ? Qu'à cela ne tienne. Nous la définirons comme change, comme ce que la rhétorique transforme, et qui ne se livre que par reconstitution.

Les contes les plus proches du vécu sont dignes de Ringuet, autre médecin.

Ainsi ce *Retour à Val d'Or* qui ouvre le recueil, histoire d'une folie douce, noble refus de l'humaine condition, au nom de l'amour. Pochade de mœurs villageoises que le second, *Servitude*, racontant l'empire du marchand à la chaîne d'or

sur l'habitant, sa femme, ses filles<sup>2</sup>. *Cadieu*, le troisième, reprend le sujet de la misère des campagnes et le traite plus curieusement. Un sort semble jeté sur le jeune paysan quittant son village soi-disant pour entrer en religion. Deux personnages des *Grands Soleils*, Sauvageau et Mithridate, l'un sorcier, l'autre philosophe de cabaret, semblent guider son destin. Malgré les échecs successifs, il s'enrichit à la ville. Et le voilà qui rachète sa maison natale pour y mettre le feu<sup>3</sup>.

Sous le signe de l'humour, la *Mort du bonhomme* donne à la « réalité » un tour d'écrou supplémentaire. Que le moribond réclame le pot puis le repousse : — Trop tard, j'irai l'autre bord..., c'est une gauloiserie pittoresque, tirée du répertoire des funérailles catholiques. Mais que décédé, rasé, mis en bière, et subissant les oraisons funèbres de sa femme, il se retrouve en *même temps* dans la cuisine « à rire avec ses garçons », c'est de l'ubiquité, une réincarnation de l'âme sans le corps, distorsion étrange, comparable au « sourire de chat sans le chat » d'*Alice au pays des merveilles*<sup>4</sup>.

Le corsé se surcorse dans *Mélie et le bœuf*. On déguise le veau adoré de la vieille Mélie d'une longue redingote noire (non sans lui avoir sectionné la queue) ; il se dresse sur les pattes de derrière et fait ses adieux partant pour le séminaire de Québec, où il deviendra l'avocat Lebœuf...

Mais ce n'est pas fini. Un jour, Mélie retourne à Québec, rencontre l'avocat, qui semble avoir gardé de son enfance un poétique souvenir :

2. Du même type de transformation presque nulle (pour le fond), il y a, plus loin : *Une fâcheuse compagnie*, *le Pont*, *le Perroquet*, et, dans les Contes anglais, *le Boudhiste*, *le Bouquet de noces*, *la Voisine*, *le petit William*; *le Lutin* dans les contes inédits.

3. Du même type, fiévreux, exalté, mais encore vraisemblable, il y a plus loin : *les Méchins*, *l'Enfant*; et, dans les contes anglais : *Ulysse*, *Retour au Kentucky*, *l'Otarie*, *les Cargos noirs de la guerre*, *la Corde et la génisse*, *la Dame de Ferme-Neuve*, *la Tasse de thé*; *la Sorcière et le grain d'orge* dans les contes inédits.

4. D'un fantastique outré, mais plus rhétorique que vraisemblable, voir aussi *le Paysagiste*, *les Provinces*, *les Strènes*, *la Perruche*, *la Laine et le crin*, *le Vieux Payen*, *le Petit Chaperon rouge*, *le Pigeonnet*, *la perruche*, *Chronique de l'anse St-Roch*.

De dos la terre est noire et tache la main,  
 mais que le vent passe, elle oublie son chagrin ;  
 émue elle se renverse  
 et montre son ventre blanc  
 où l'herbe est douce comme duvet  
 où chaque brin  
 est un Fétin  
 gorgé de lait.

« Il aurait grand besoin de brouter ! » se dit la vieille, qui le ramène, lui rend « le membre pileux », le remet au pré. Retransformation graduelle. Toge et instruction tombent en lambeau, un mugissement rend folles toutes les vaches du comté et les fonctions « d'un fameux taureau » émerveillent Mélie.

Avec Ferron, récit, dialogue, description et considérations se succèdent, en alternance, comme il est naturel. Toutefois, à la façon d'un chemin qui serpente dans les campagnes (leur tracé remonterait à la préhistoire) le fil du discours zigzague en détours surdéterminés, inattendus, ouvrant ici sur une perspective qu'aussitôt on retransforme, par touches insensibles, jusqu'à ce qu'on se retrouve au point d'arrivée, qui peut ressembler étrangement au point de départ.

Cela se met en formule. Si la métamorphose est % (+) = (placer comme autre ce qui est identique), on aura une méta-métamorphose, soit % (≡) [(+) ≡]. Retour à l'identique par un détour qui le fait voir sous un jour tout autre.

« ... habillé comme tout le monde — c'était son déguisement <sup>5</sup>... », voilà le même procédé en raccourci. Tours de passe-passe ? Rhétorique et jeux de mots ? Rêverie sur une carte professionnelle aperçue dans un journal ou à l'huis d'une maison bourgeoise : « LEBCEUF avocat » ? Certes, il y a bien des cas où l'on peut ramener le texte au « réel » par le biais des catégories classiques.

Dans sa hâte, elle se heurte au cerisier qui, distrait lui-même, ne l'a pas vue venir, absorbé dans son feuillage à détailler ses grappes aux oiseaux ; ceux-ci s'envolent, des cerises choient et le mauvais domestique reste pris sur

le fait à ses racines. A sa grande surprise la vieille continue. Alors il fait signe aux oiseaux de revenir <sup>6</sup>.

Personnification, comparaison figurative, hypotypose... auxquelles personne ne se laisse prendre. Ferron avoue lui-même, du reste : « Je suis un faiseur » et d'« expliquer » ses élucubrations <sup>7</sup>.

Mais elles s'élèvent parfois jusqu'au symbole <sup>8</sup>, comme cette vache morte mais cependant vivante, qui sort la tête par la lucarne du grenier, nostalgique appel à une patrie, dans l'immensité du « Farouest » <sup>9</sup>.

De là à faire du fantastique un des ressorts de l'action, il n'y avait qu'un dernier pas, franchi dans quelques contes presque hallucinants : *le Chien gris*, *Martine et sa Suite*, *le Fils du géolier*.

Ce fils reçoit un ourson, qui creusera sous le mur qui intriguait l'enfant par un bruit, comme de plaintes. Du souterrain s'échappe un étrange défilé, des condamnés, qui,

procession aveugle, comme une larve arrachée à sa pourriture et que les molles parois de l'air égarent dans un dédale, allait d'un trottoir à l'autre, attirée par les soupiraux des maisons et les bouches d'égout <sup>10</sup>.

Quand, après tours et détours, ils se retrouvent devant la prison :

Les gendarmes, qui montaient la faction, jetèrent des sacs de sable derrière la porte et braquèrent les mitrailleuses. Dans leur surprise, ils se croyaient attaqués par la grande armée des fous, des aveugles, des innocents, marchant derrière le glaive de la justice <sup>11</sup>.

Et Ferron ajoute finement : « Ils étaient bien décidés à défendre leur peau, sachant qu'en cas de défaite, ils n'auraient

6. *Contes*, p. 28.

7. *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 186.

8. Voir encore *l'Enfant*, *Bêtes et mari*, *le Déluge*, *le Petit Chaperon rouge*, qui sont du même type.

9. *Contes*, p. 87 et 98.

10. *Idem*, p. 156.

11. *Idem*, p. 84.

pas de merci ». Qu'importe la fin de l'histoire? Elle fait découvrir l'injustice du sort réservé par la société à certains inadaptés, et c'est une découverte dont on ne se remet pas : le fils du géolier continuera « à vivre » mais ne pourra plus être « un bon citoyen ».



La rupture, chez Ferron, n'est pas forcenée comme dans le revolver à cheveux blancs ou la montre molle. Justifiée parfois par des clichés sous-jacents (« la belle mort est la fleur de la vieillesse »), par une apparence de logique élémentaire (« à la fin de la soirée, il n'y avait plus de coin, tout le monde était rond ») ou par un rapprochement seulement lexical (« d'un raisonnement à l'autre, je devins raisonnable »), elle tient plus profondément son origine d'un refus « des choses comme elles vont ». La sécheresse dévaste le canyon? La petite vache, exténuée, perd courage; elle se dit : — Mourons! Mais voilà qu'elle entend un bruit d'eau.

— Ne mourons plus, s'écrie-t-elle

Et de se relever, de se hâter, la pauvre créature, une autre fois vers la fontaine! ... Elle titube... s'arrête... Mais son squelette continue. La poussière l'aveugle..., le squelette continue toujours; il a déjà une bonne avance; elle ne sait que penser; ... elle a perdu de vue le squelette, en déduit qu'elle rêvait, poursuit sa marche hallucinante, enfin arrive au bord de la fontaine. Sur la boue desséchée gît le squelette d'une vache; elle n'avait pas rêvé : c'est le sien.

— Je suis morte; se dit-elle à voix basse <sup>12</sup>.

Que mime cet épisode sinon la séparation de soi et soi? <sup>13</sup> — *Âme et corps?* — Si l'on veut. Ferron manie ces termes comme ceux de paradis et d'enfer, avec légèreté. Mais la vache qui continue est plus réelle que celle que la sécheresse a réduite à l'état de squelette. « La vache se sent mieux morte que vive... elle reprend plaisir à elle-même », se mire dans l'eau,

12. *Contes*, p. 32.

13. Un soi objet, un soi idée, ou % (w) o, I .J (poser alternativement un objet et une idée pour un *je* unique).

et reçoit même les avances d'un jeune taureau (sans grand succès, mais par un malentendu plus psychologique que physique). L'humour prend le dessus, le drame ne tournera pas au tragique. Il s'agit simplement d'une histoire. Et quand le petit taureau frustré s'en prend à la jeune fermière, qui en meurt, le récit, trop cru, s'explique plus abstraitement, (« La morphologie de l'une et l'autre partie ne prête pas à leur rencontre »), pivote sur un jeu de mots (François, « furieux d'être veuf, tue le bœuf ») et se déchaîne. C'est le grand guignol. « Il s'écroule sur les deux cadavres », etc. Comme dans les cauchemars du demi-sommeil, il reste un recours, la distanciation du réveil, le jeu sur les autres niveaux du récit <sup>14</sup>.

Aussi peut-on faire de la bifurcation entre les articulations du signifié et du signifiant l'un des procédés majeurs de Ferron.

Ayant ramassé « dans le sang de sa mère et du monstre » sa fille nouvelle-née, François abandonne le lieu de son idéal d'agriculteur. « Le chœur des ancêtres tenta de le retenir ; il ne s'arrêta pas, croyant que c'était la vache » : confusion des voix intérieures et extérieures. De même son débat de conscience à l'hôtel louche de sa tante devient argumentation du curé de son village contre la fornication et réponse du bébé affamé, auquel les « servantes » sont heureuses de donner leur lait. Et François de s'exclamer :

— Ah, monsieur le curé, je ne peux pas faire autrement!

— Pousse pas, mon neveu, répondit Biouti Rose : j'ai des mœurs mais ne suis pas encore curé <sup>15</sup>.

Confusion d'interlocuteurs fondée aussi sur un monologue intérieur <sup>16</sup>.

14. On privilégie l'idée pure ou la sonorité. % (<)1,0, % (<)s,0 (poser l'idée ou la sonorité plus fort que le thème) ou bien on exagère l'honneur même, pour provoquer du moins un sourire du lecteur : % (<)0 = % (x)0,0 (poser plus fort l'objet, afin de placer séparément).

15. *Contes*, p. 92.

16. % (≡, ≠) z,k (placer comme identiques alors qu'ils sont différents, les choses affirmées dans la conscience et le réel extérieur).



Ces voix intimes ne sont pas privilège de héros. Les taureaux du ranch où s'engage François les connaissent. Ils rejettent la faute du trépas d'Églantine sur la « vache morte » et la fureur de leur congénère sur François, qui aurait pu éviter tout drame « en le privant de son organe ».



Elle était laide sans conteste... Son mari était mon père; il ne se couchait jamais sans être soûl. Je le comprenais <sup>17</sup>.

On voit que *Martine* n'aime pas trop sa mère, parlant d'elle en prenant soin d'établir un relai, le personnage du père. « — Ta femme m'a battue... Il la battait à son tour. » Les ruptures entre les héros se creusent.

Sur la route de l'école, qui est un couvent, les garçons rigolent. « Ils manifestaient pour mon sexe un tel mépris, qu'après l'avoir trouvé naturel, je le trouvai honteux ». Cependant elle s'affirme, rencontre Jeannot, ils se cachent dans les arrière-cours. « De sentir Jeannot près de moi, de lui tenir la main, j'éprouvais une joie si pure qu'elle me venait sans doute des étoiles <sup>18</sup> ».

Les sœurs quêtaient pour les petits Chinois. « En Chine, les cochons mangent les enfants, ceux du moins que leurs parents ne peuvent pas vendre au missionnaire <sup>19</sup> ». *Martine* vole dans la tirelire trois Chinois et achète à Jeannot une bague, comme celle qu'il désire. Mais Jeannot, de son côté, a volé une vraie bague en or. Il n'osera plus revoir *Martine*.

Au Couvent, elle finit par aller s'accuser devant la supérieure, qui, en guise de châtiment, lui glisse dans la bouche une praline.

Cette praline fondit lentement avec mon orgueil; il n'en resta bientôt que l'amande avec ma détresse <sup>20</sup>.

17. *Contes*, p. 117.

18. *Idem*, p. 119.

19. *Idem*, p. 120.

20. *Idem*, p. 123.

Le procédé, cette fois, apparaît dans sa simplicité originelle. Âme et corps viennent ensemble, sans qu'on puisse établir de préséance, chacun se présentant à la fois comme cause et conséquence de l'autre <sup>21</sup>. Et le regard amusé que porte un médecin sur le monde apparaît, sourire de chat, à l'arrière du texte.

Enfants, adultes, ils auront beau dire, le docteur de famille sait la question angoissante qu'ils se dérobent eux-mêmes; et d'essayer, avec précautions littéraires, de les aider à la voir.

Ne s'agirait-il pas, accessoirement, du sexe, lieu favori des rencontres et des ruptures de soi à soi, du corps et du monde? Ses contes sont pour Ferron « intimement liés à la réalité » et ce sont des « moyens d'expression à la fois audacieux et décents <sup>22</sup> ».

Écoutons-le raconter aux jeunes ce qui se passe en eux pendant l'adolescence :

La barbe vient au garçon, un soupir émeut la fille. Les jours passent, l'émotion grandit; la fille soupire tant et si bien que sa poitrine, ne suffisant plus à la mission, reste gonflée d'un soupir qu'elle ne peut rendre. Cette poitrine bombée, cette barbe naissante appellent d'autres armes, et les jeunes amants, enfin prêts pour le combat, sont sur le point de s'affronter, lorsque, le plus fâcheusement du monde... <sup>23</sup>

Les parents surviennent et les séparent à jamais. Le conte va tourner court. Les enfants séquestrés s'anémient et meurent. Quant aux parents,

ont-ils été changés en ânes? C'est probable, mais la fable ne le dit pas, elle n'a rien à ajouter lorsqu'elle a fait comprendre qu'entre les êtres certains échanges sont nécessaires <sup>24</sup>.

21. C'est % (—, —)1,0, confusion naturelle en J, lieu des assertions, parallélismes plutôt.

22. *Contes*, p. 203.

23. *Idem*, p. 127-128.

24. *Idem*, p. 128.

Elle n'a rien à ajouter mais Ferron poursuit son chemin d'exploration de l'angoisse personnelle. Désignant le « malentendu grotesque » de l'homme seul, il redonne à Martine une parole étrangement limpide et triste.

Au moins, les rats, quand la panique les emporte, se jettent en masse dans la mer. Les hommes, eux... viennent à moi pour je ne sais quelle délivrance, comme si j'étais la porte du monde. On dirait de leurs amours qu'elles sont le terme d'une fuite. Ils se pressent contre moi, ils me secouent en vain; petites secousses peuvent donner un grand émoi, mais elles n'ébranlent pas le destin <sup>25</sup>.

Le destin? Oh, pas un destin qu'imposeraient les dieux. Celui, plutôt, d'une grande divinité, « sanguinaire », « le système social », « avide d'enfants, de jeunes hommes, de jeunes femmes ». Ferron donne ici la parole à un médecin devenu d'humeur philanthropique, et qui découvre que son art ne fait que du replâtrage. Il est souvent trop tard, car la vraie cause de beaucoup de maladies est « la pauvreté, avec l'humiliation de la condition inférieure », à quoi le progrès des techniques ne change rien.

Et *Suite à Martine*, étrange et prophétique dialogue de sourds sensibles aux voix intérieures, se termine par un nouveau conte, celui du roi dont le fils ne peut guérir que si, chaque jour, son père vient en aide à un miséreux du royaume. Il se récrie « qu'on n'en finirait jamais » et laisse mourir son fils, préférant « son palais et ses festins ».

Pour conserver les vieilles outres on a sacrifié le vin nouveau. Le sang de nos enfants coule dans la boue <sup>26</sup>, conclut *Martine*.



Ferron, ici, se révèle témoin capable de voir et de vivre un drame. Ce ne fut donc pas pur hasard qu'il ait été choisi

25. *Contes*, p. 129.

26. *Idem*, p. 131.

pour être envoyé en parlementaire aux guérilleros d'octobre 70, encerclés dans leur retraite profonde. Ferron témoin reste calme et parvient à dire quelque chose de ce qu'il a su voir de vérité, car il transpose, du bout de sa baguette. Rapporte-t-il « des faits qui ne sont pas toujours convenables » ? C'est que la vie est souvent inconvenante<sup>27</sup> ». Mais « le principal est que tout s'arrange », comme le comprend la petite Céline, dans *la Sorcière et le grain d'orge*, qui clôt le recueil.

Une sorcière venait solliciter ma mère durant la nuit. C'était une sorcière muette qui pour se faire entendre gémissait et criait<sup>28</sup>.

Ainsi l'enfant interprète-t-elle les bruits qui, de la chambre de ses parents, montent jusqu'à la sienne, à travers le plancher. Et de plaindre sa mère. Puis sa grand-mère, dont elle interprète les ronflements nocturnes comme la poursuite d'un oiseau par un porc, ce qui ne manque pas de provoquer l'hilarité paternelle et des éclaircissements. Devenue prudente en ses interprétations, Céline passe des heures l'oreille collée au plancher « à guetter ses plaintes et ses râlements », acquérant enfin la certitude « qu'une sorcière affectueuse et répugnante venait solliciter ma mère et la tourmenter durant son sommeil ». Elle avoue tout à ses parents, « qui se sont regardés d'un air gêné » puis « ont essayé de nier ».

C'est moi alors qui ait ri. Ma mère, affolée, s'écria : « Céline !<sup>29</sup> ».

Et son père, cette fois, de lui donner raison, lui décrivant la sorcière, affreuse, envoyée par la Mi-Carême, la complice de la sage-femme du village, qui vient faire valser les mères et leur apporte dans son sac, leurs beaux bébés. C'est ainsi qu'est arrivée Céline. Alors, « quand on veut avoir un enfant, on laisse entrer la Mi-Carême<sup>30</sup> ».

Et le conte se déploie, brochant sur le vieux mythe villageois de la Mi-Carême, y rajoutant ce qu'il faut pour expli-

27. *Contes*, p. 202.

28. *Idem.* p. 203.

29. *Idem.* p. 206.

30. *Idem.* p. 207.

quer la sorcière, se recoupant parfois, laissant place à l'incertitude malgré sa logique. « Est-ce tellement désagréable de ginguer avec la Mi-Carême » demande la petite à sa mère<sup>31</sup>. On finit par la coucher, et la voici rêvant d'un grain d'orge, qui donne une fleur au cœur de laquelle il y avait un bébé, « plus petit que le pouce, qui tomba dans ma main comme dans un berceau<sup>32</sup> ».

Elle raconta son rêve, fut déménagée dans une chambre au-dessus du salon, et n'entendit plus de plainte, ce qui ne la surprit pas. « N'avais-je pas trouvé une solution au problème de mes parents ?<sup>33</sup> ».



L'amélanchier est un arbuste couvert de fleurs et d'oiseaux, chaque printemps. *L'Amélanchier* est le plus étoffé des contes, un « récit » dit l'auteur, dont le narrateur est Tinamer, sa petite fille, qui s'interroge, du bout de ses vingt ans, sur elle-même et son enfance. « Encore chanceux de savoir d'où l'on vient<sup>34</sup> ». Par le petit bois « enchanté et bavard » qui s'étendait à l'arrière de la maison, elle a vécu jusqu'à l'âge scolaire préservée de la rue, de la police, des quêtueux et du progrès, sous les yeux pleins de tendresse d'un père fantasque et d'une mère énergique, maintenant disparus ; elle découvre que c'est cela qu'elle a eu, dans sa vie, et l'écrit (mais tout est fiction puisque c'est Ferron qui l'imagine écrivant).

L'auteur, donc, se place comme personnage du récit, mis sous la plume de sa petite fille, personnage de sa vie. On a % (N)Z, K (placer inversement ce qui est affirmé et ce qui est réel) puisqu'on a en même temps % (P)J et % (J)P (placer l'auteur comme personnage et placer un personnage de la réalité comme auteur du texte).

31. *Contes*, p. 209.

32. *Idem*, p. 210.

33. *L'Amélanchier*, p. 10.

34. *Idem*, p. 51

Il y a toute la poésie du petit bois au printemps, puis toute la naïveté de l'enfance, avec ses ruses contre l'adulte, avec le naturel des contes, plus une touche de la métaphysique d'Alice, en agressif.

Les adultes, vilains comédiens jouant toujours le même rôle, ne comprennent pas que l'enfance est avant tout une aventure intellectuelle où seules importent la conquête et la sauvegarde de l'identité.

Dur réveil, le jour où Tinamer apprend à l'école que la mer des Tranquillités n'est pas située entre son jardin et le Maskinongé natal de sa « grande bête affectueuse et répugnante » de père et que celui-ci n'est qu'une honnête citoyen comme tant d'autres.

Mais à vingt ans, cette enfance, méprisée, revit. La comparaison avec un orphelin, à qui son père s'était intéressé, pour l'entraîner aussi dans ses fantaisies, lui fait comprendre qu'un enfant ne se développe qu'aimé personnellement, avec un espace où peuvent s'ébattre son imagination et sa vie affective.

Et la narratrice de reprendre alors en considération ses pôles de comportement d'autrefois : le bon et le mauvais côté des choses ; le loriote, le lapin et la bécasse au jardin, contre les boss de toute sorte, casqués, mitrés, bonimenteurs et mercantiles, côté rue. Elle raconte comme son père, tout mécréant qu'on le disait, avait montré à l'orphelin aveugle, confiné dans la chambrée d'hospice, confondu avec soixante autres petits êtres sans identité possible, comment se servir d'un trousseau de clés : il lui avait aussi fabriqué une grosse clé dorée et une autre, rouillée, clés du paradis et de l'enfer, où il pourrait aller un jour, et il n'aurait alors qu'à choisir de quel côté il préférerait se rendre. L'enfant n'en doutait pas.

Ainsi avait-il trouvé le moyen de faire naître, pour l'infirme, quelque espoir en l'avenir, identification à sa pauvre mesure.

Notre matérialisme, qui n'est peut-être aussi qu'une confusion, % ( $\equiv$ ,  $\neq$ )  $\mathbb{Z}$ ,  $\mathbb{K}$ , s'inverse par l'imagination retorse,

enfantine même, (!!) de Ferron, % ( $\equiv$ ,  $\neq$ ) z, j <sup>35</sup>. Peut-on prendre un désir pour la réalité? La question s'applique, chez Ferron, à la mesure de notre peuple tout entier et de ses espoirs collectifs, politiques. Il n'a pas la prétention d'y apporter d'autre réponse que ses humbles jeux d'esprits, les ronds de sa baguette à tout faire, défaire et refaire, qui ne jouent que sur les mots, mais qui sont déjà *une* liberté.

35. Ceux qui s'intéressent aux travaux du pool de chercheurs en poétique formalisée dont quelques formules apparaissent ici (sans gêner, nous l'espérons, l'intelligibilité du texte) seront tenus au courant en communiquant à Monsieur Dupriez, F.A.S., Université de Montréal, leur nom et adresse.